L'ENFANT QUE J'AI CONNU

d'Alice Zeniter

Compagnie Espace commun / Julien Fišera

L'ENFANT QUE J'AI CONNU

Texte **Alice Zeniter**
Mise en scène **Julien Fišera**
Collaboration artistique **Nicolas Barry**
Espace **François Gauthier-Lafaye**
Création lumières **Jean-Gabriel Valot**
Costumes **Benjamin Moreau**
Regard chorégraphique **Thierry Thieû Niang**
Régie **Jean-Gabriel Valot**

Avec **Anne Rotger**

Durée : 1h05

Production **Compagnie Espace commun**
Coproduction : **Le TAG / Amin Théâtre ; Théâtre Dunois ; Fabrique de Théâtre / Site Européen de Création ; les Bords de Scène – Grand-Orly Seine Bièvre**
Un projet mené en partenariat avec l'**Amin Théâtre - Le TAG**
Accueil en résidence : **Théâtre Paris-Villette ; Les Tréteaux de France - Centre Dramatique National ; Fabrique de Théâtre de Bastia ;** Résidence **Ferme du Buisson / Scène nationale de Marne la Vallée ;**
Avec le soutien de la **Chartreuse de Villeneuve lez Avignon – Centre national des écritures du spectacle ; Le Hublot Théâtre / Colombes ; Théâtre de la Ville - Paris**
La compagnie est soutenue par la Direction régionale des Affaires culturelles d'Ile-de-France.

Texte inédit - Commande passée à l'autrice
Alice Zeniter est représentée par L'Arche - agence théâtrale www.arche-editeur.com

Création le 17 novembre 2021 au Lavoir Moderne Parisien

Tournée 2022/2023

Du 4 au 21 octobre 2022 au Théâtre de la Ville, Paris
Le 16 février 2023 aux Bords de Scènes – Grand-Orly Seine Bièvre
Du 9 au 10 mars 2023 à l'Aghja, Ajaccio
Le 12 mars 2023 à La Fabrique Théâtre – Site européen de création, Bastia
Spectacle disponible en tournée 2023 / 2024

Captation intégrale sur demande

RÉSUMÉ DE LA PIÈCE

Nous sommes à Lyon, dans un présent assez peu éloigné du nôtre. L'action se déroule dans un espace unique : la pièce à vivre de l'appartement de location où s'est réfugiée Nathalie Couderc. Âgée d'une quarantaine d'années, elle revient sur les événements qui lui sont arrivés récemment.

Cédric, son fils de dix-neuf ans, est décédé lors d'une manifestation à l'issue d'une altercation avec les forces de l'ordre. Le policier en question écope d'un non-lieu. Or à la sortie du tribunal Nathalie Couderc prend la parole et au lieu d'appeler au calme met des mots sur l'état insurrectionnel du pays. S'en suit quinze jours d'émeute.

Oscillant entre confession, cri de colère et adresse à un fils disparu, la parole se déploie. La situation offre à la mère l'occasion de sa propre prise de conscience, d'examiner le parcours militant de son fils et son cheminement à elle.

ALICE ZENITER : Note d'intention

Au départ –autant que je l'avoue– ce texte devait être tout autre. Il tournait autour de Cédric Herrou, de l'aide qu'il apporte aux migrants de la Roya et de ses condamnations judiciaires. Et pendant que Julien Fišera et moi discutions de cette idée, nous nous sommes posé la question suivante : est-ce qu'une pièce sur ce sujet pourrait faire changer d'avis un spectateur ou une spectatrice qui considérerait Herrou ou ceux qui mènent les mêmes actions que lui comme des criminels ? Et puis, cette question s'est ramifiée :
Est-ce que nous avions, nous-mêmes, déjà changé d'avis après avoir vu un spectacle ?, ou lu un livre ?
Qui avait été vecteur de changements d'opinions dans nos vies ?
Quelle part de notre vision du monde avait été forgée par nos parents ? Et quelle part jugions-nous importante de transmettre aux générations nées après nous ?

Peu à peu, s'est imposée cette envie de parler d'une transmission qui sorte des schémas pré-établis. D'abord parce que dans ce texte, c'est le fils qui apprend à sa mère quelque chose du monde et ensuite parce que cette transmission a lieu après la mort de l'enfant. C'est une transmission qui tient du puzzle : il faut rassembler les morceaux, les souvenirs, reprendre les lectures là où l'autre les a arrêtées, se rappeler les discussions d'avant... Dans la voix de la mère qui s'élève pour essayer de dire quelque chose après la mort, après la déflagration, il y a des chiffres, des odeurs, de la confiture, des acronymes, la tiédeur d'un petit corps blotti contre soi et des images regardées en boucle de voltigeurs.

Lorsque la pièce commence, Nathalie Couderc tente de filmer l'explication des propos qu'elle a tenus deux semaines plus tôt et qui sont accusés d'avoir provoqué une série d'émeutes : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs ». Je voulais que sa parole déborde rapidement le cadre qu'elle-même s'est posée, qu'elle jaillisse et qu'elle bute, qu'elle dérive, sursaute, se love sur elle-même, qu'elle puisse devenir à la fois tombeau du fils (dans la tradition du « tombeau poétique » tombé en désuétude) et récit de métamorphose de la mère. S'il y a métamorphose, c'est qu'après la perte brutale de Cédric –un arrachement d'une violence inouïe–, Nathalie a pu se débarrasser d'un certain nombre de choses et que cette façon de se délester est le contraire d'une perte. Elle s'est défait de fausses certitudes, de mensonges confortables, de liens sociaux artificiels et dans le questionnement qui est devenu le sien, dans ce déséquilibre, elle est en mouvement, dix fois plus vivante dans la lucidité et la douleur qu'elle ne l'avait été auparavant. C'est sa façon à elle de faire son deuil, en dehors des formes de rituel imposées. C'est une parole dérangeante, une parole qui me dérangeait même au moment de l'écrire.

Parce qu'à la question, « Est-ce que nous avions déjà changé d'avis après avoir vu un spectacle ou lu un livre ? », c'était la réponse que j'avais retenue avant de commencer à écrire : oui, quand une parole à priori outrancière, nous avait fait penser dans un sursaut « ça va trop loin ! » et qu'il avait fallu après nous demander pourquoi. Quand nous avions continué à dialoguer intérieurement avec une parole qui nous gênait, cherchant à comprendre pourquoi cette phrase suffisait à gripper la machine.

Alice Zeniter

JULIEN FIŠERA : Entretien
« Agiter nos cerveaux assoupis »

Nicolas Barry : ***Le premier titre du spectacle était « À nos enfants morts » : y a-t-il dans cette pièce une quête de réparation par la parole ? Quel est ce*** **nous** ***qui cherche à créer ce dialogue avec des enfants morts ?***

Julien Fišera : Ce titre faisait référence à la forme littéraire du *tombeau* qui s'apparente à une déclinaison plus développée de l'épitaphe. De ce point de vue je considère le théâtre comme un endroit de recueillement. Et non comme on le pense souvent le terrain privilégié de l'échange avec les fantômes. Je ne cherche pas à créer un dialogue avec des fantômes, mais au contraire que le public rencontre un texte porté par des personnages. Les personnages ne sont pas des représentants et encore moins des dépouilles, ils sont vivants au même titre que les spectatrices et les spectateurs ! Je tiens les spirites à bonne distance…
Je vise un théâtre qui nous engage, comme le trahit l'emploi du *nous* dans le titre *À nos enfants morts*. Il est question de l'enfant mort du personnage Nathalie Couderc et du coup du nôtre. Le public est invité à partager sa peine mais aussi sa lutte. En revanche je me garde de tout universalisme : je ne vise pas l'universalisme, je m'attèle à ce que le combat des personnages fasse écho à mes propres combats. En tant que spectateur je ne m'identifie pas au parcours d'une mère de famille qui pleure la mort de son fils, ce serait indécent, en revanche son combat peut faire écho aux miens.

Ce n'est pas une pièce qui cherche à réparer, elle cherche plutôt la mise en mouvement, à agiter nos cerveaux assoupis. La protagoniste n'est pas lavée une fois qu'elle a délivré ce qu'elle avait à délivrer, elle partage avec nous sa renaissance. Je ne crois pas que l'on sorte jamais réparé d'une salle de spectacle et je ne crois pas non plus à un théâtre qui parviendrait à réconforter une quelconque communauté en souffrance en réunissant dans l'assemblée des frères et des sœurs perdus de vue. Chaque individu formant l'assemblée théâtrale garde son autonomie de jugement, il serait dangereux de vouloir unifier nos points de vue, parcours et convictions personnelles.

NB : ***Quelle est l'importance de la question générationnelle dans ce spectacle ? Les violences policières ne sont pas spécifiquement dirigées vers les enfants ?***

JF : La pièce reprend la figure récurrente au théâtre de la mère inconsolable. On s'appuie sur la puissance de cette situation de départ que l'on pourrait qualifier d'inégalable pour ce qui est de sa charge émotionnelle. Avec Alice Zeniter nous avions en tête cette phrase de Tchekhov évoquant le personnage de Lioubov dans *La Cerisaie* qui est elle aussi traversée par le sentiment de la perte : « Seule la mort pourrait calmer une telle femme. »

Dans nos premiers échanges avec Alice Zeniter je revenais souvent sur la nécessité d'une commotion : partir d'une émotion intense, sans fond, pour nous amener sur un terrain plus réflexif. Il ne s'agit pas d'opposer émotion et intellect, en revanche je crois qu'une prise de conscience peut être liée à un désordre ou un trop-plein émotionnel comme c'est le cas pour le personnage de Nathalie Couderc. Je constate que dans nombre de pièces que j'ai mis en scène ces dernières années, il est question de génération et de transmission.

J'ai monté en effet plusieurs textes dans lesquels les enfants questionnent leurs parents sur les valeurs qui leur ont été inculquées et avec lesquelles les enfants se sont construits. Or aujourd'hui avec cette pièce je renverse le rapport : la disparition brutale du fils amène la mère à s'interroger sur ses propres valeurs.

Quant aux violences policières elles sont une réalité mais aussi un risque, une probabilité, dont nul ne peut aujourd'hui se dire à l'abri. Les forces de l'ordre font de nous leurs enfants, elles se comportent comme des individus à qui on aurait confié la mission de prendre en charge notre dressage. L'arrestation et la « mise au pas » des jeunes les mains sur la tête à Mantes-la-Jolie en décembre 2018 a révélé au grand jour cette injonction inconsciente.

Lorsque les forces de l'ordre abattent Cédric, ce que la pièce raconte c'est comment l'État cherche de manière désespérée à annihiler toute possibilité de changement. Si l'audace n'est en rien l'apanage de la jeunesse toutefois dans notre cas Cédric se battait pour que quelque chose change. Dans la pièce, le policier agit de manière délibérée. C'est intentionnel. Symboliquement le geste de tuer un jeune revient à empêcher toute possibilité de changement et l'apparition de quelque chose d'inédit.

NB : ***Vous mettez en scène une mère qui doit construire à la fois son image et son discours après avoir provoqué, avec sa prise de parole, une crise politique. Quelle place occupent les médias dans cette double crise individuelle et collective ?***

JF : Ce n'est pas une crise politique, c'est une émeute. La pièce s'ouvre sur une France qui s'entre-déchire. Alice Zeniter met en lumière par le biais de cette fiction les dissensions qui parcourent la France aujourd'hui. Le climat ambiant est extrêmement violent, et à titre personnel je pense que nous ne sommes pas à l'abri d'un soulèvement d'une partie de la population qui se sent écrasée, dominée, réduite à n'être rien et qui n'a rien non plus à perdre. Certains films récents comme *Les Misérables* de Ladj Ly se font l'écho de ce désespoir.

La pièce commence comme une répétition. Nathalie Couderc cherche à enregistrer une vidéo afin de reprendre le contrôle sur sa parole. La phrase de la mère : « Je ne savais pas qu'en France on pouvait tuer des enfants blancs. » reprise telle quelle dans les médias est l'étincelle qui embrase le pays. On peut imaginer que dans cette situation, cette femme devient la cible de pressions politiques l'invitant comme c'est le cas traditionnellement dans ce genre de situations explosives, à appeler au calme.

Alice Zeniter prend le contre-pied : dans cette pièce la mère n'est pas de nature à se taire, elle ne s'excuse pas, elle ne se cache pas derrière sa douleur. Sa douleur est action. En tant que metteur en scène de théâtre, je trouve que c'est une invitation proprement irrésistible.

NB : ***Le théâtre ne figure à aucun moment dans les références politiques (culturelles ou militantes) de la pièce, comment expliquez-vous cette absence alors même qu'il s'agit du media que vous choisissez pour traiter avec le champ politique ?***

JF : Avec les différents collaborateurs de ce projet ce qui nous relie c'est plutôt le cinéma. Nos références sont rarement issues du répertoire dramatique. Des penseurs du politique, tels que Geoffroy de Lagasnerie ou Didier Fassin ont été des références pendant la création du spectacle. Nous considérons que le théâtre dans sa forme même est une chambre d'échos.

Or vu de l'intérieur, le théâtre est rarement employé comme une tribune politique. Je constate que peu de directeurs ou directrices d'institutions recourent à cette fonction-là du théâtre. Le théâtre a pour eux davantage comme fonction de panser nos plaies et de nous réunir. Est-ce pour autant que moi, je brigue un théâtre politique ? Je ne sais pas.

NB : ***La formulation est au centre de l'écriture du texte, nommer correctement semble être le moteur de ce seul en scène : à quoi sert le langage dans la situation de cette femme, à apaiser ou à mobiliser ?***

JF : Le personnage cherche à se justifier, à préciser sa pensée. Elle nous pose la question : « Vous êtes d'accord avec moi ? ». Je crois qu'en chemin elle nous aide à réfléchir et à prendre conscience de rapports de force. Elle nomme les non-dits et prend ce risque en toute conscience. En mettant des mots sur ce que nous n'osons pas penser, elle nous purge de cette part problématique de notre rapport au politique. Elle ne retire pas sa parole précisément parce qu'elle ne cherche pas à apaiser. Elle est sereine dans sa subversion. Comprendre, et je partage ce point de vue avec le personnage, c'est gagner en force. D'une certaine façon, Nathalie Couderc devient une super-héroïne.

Elle dénonce une réalité, c'est-à-dire qu'elle dénonce un État qui a laissé cette situation pourrir. Elle dénonce un racisme institutionnel, des forces de l'ordre inconscientes mais protégées, elle dénonce un système médiatique qui est une entrave à l'intelligence, elle dénonce un système éducatif qui laisse les jeunes dans l'inconnaissance, et elle dit enfin vous avez raison de vous soulever. Elle refuse d'être complice.

NB : ***Et le théâtre ?***

Pour revenir à ma réponse à votre première question, je rappellerai que mon théâtre vise la purgation des passions. Je n'ai pas peur de dire que je pratique un théâtre cathartique et mon geste est tout entier tendu vers cet objectif. Je représente souvent des parcours d'émancipation : des parcours qui libèrent les personnages et amènent par là les spectateurs à se mobiliser. Le spectateur doit quitter la salle en ayant une conscience renouvelée de ses chaînes et avec le désir de les rompre. Si je ne pratique en aucun cas un théâtre thérapeutique, je crois que le théâtre peut m'aider à résoudre des problèmes personnels et à trouver par moi-même des solutions. Le théâtre parce qu'il représente en acte l'infini des rapports entre les humains, est une source d'où peuvent jaillir une infinité de réponses.

Entretien réalisé au Théâtre Paris-Villette

EXTRAIT DE LA PIÈCE

« J'avais conscience des problèmes dont il me parlait. Évidemment j'en avais conscience. On avait été les premiers à lui en parler, son père et moi, quand il était petit.

Quand Cédric me demandait pourquoi je ne m'engageais pas plus si je les voyais, les problèmes, je lui répondais que je passais ma journée à soigner des gens, que ça me paraissait être un engagement très concret, ça. Je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû en plus aller manifester le dimanche ou distribuer des petits-déjeuners aux migrants. Des tas d'autres gens pouvaient le faire. Alors que médecin, non.

Moi, je pouvais… Je pouvais oublier les problèmes. Je pouvais décider de dévier du confort de ma vie pour m'occuper des problèmes. Pour m'occuper des autres. Je le faisais. Parfois. Ou je l'avais fait. Mais si je me tenais là, par exemple, dans le salon, ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes. Je ne sais pas si c'est clair.

Cédric, ce n'était pas pareil. Il ne croyait pas qu'il y ait une seconde ou un mètre carré de sa vie qui ne soit pas plein de ces problèmes. La liberté amputée, elle l'est tout le temps, toujours. L'injustice, la violence, partout, tout le temps. Et maintenant je vois qu'il avait raison, qu'il n'y a pas moyen de démêler tous les fils pour tenir sa vie à l'écart. »

ALICE ZENITER

©Raphaël Neal

Romancière, dramaturge et texte

Née d'un père algérien et d'une mère française, Alice Zeniter est entrée à la Sorbonne Nouvelle en même temps qu'à l'École Normale Supérieure (Ulm). Elle a suivi un master d'études théâtrales, suivi de trois ans de thèse durant lesquels elle a enseigné aux étudiants de Licence. Elle est partie en 2013, sans mener à bien son doctorat, pour se consacrer uniquement à ses activités artistiques.

Elle a vécu trois ans à Budapest, en Hongrie, où elle enseigne le français. Elle y est également assistante-stagiaire à la mise en scène dans la compagnie théâtrale Kreatakor du metteur en scène Arpad Schilling. Puis elle collabore à plusieurs mises en scène de la compagnie théâtrale Pandora, et travaille en 2013 comme dramaturge pour la compagnie Kobal't.

Alice Zeniter écrit pour le théâtre mais publie son premier roman, *Deux moins un égal zéro* (Éditions du Petit Véhicule, 2003), à 16 ans. Son second roman, *Jusque dans nos bras*, publié en 2010, chez Albin Michel, a été récompensé par le Prix littéraire de la Porte Dorée puis par le Prix de la Fondation Laurence Trân.

En janvier 2013, elle publie *Sombre dimanche*, qui décrit la vie d'une famille hongroise et reçoit le prix du Livre Inter ainsi que le prix des lecteurs de l'*Express* et le prix de la Closerie des Lilas. Elle publie *Juste avant l'oubli* en 2015. Il obtient le Prix Renaudot des Lycéens 2015. Son roman, *L'Art de perdre* (2017), qui retrace, sur trois générations, la vie d'une famille entre la France et l'Algérie, a reçu de nombreux prix littéraires, dont le Prix Goncourt des lycéens. En 2020, elle publie *Comme un empire dans un empire* et en 2022, *Tout une moitié du monde* aux éditions Flammarion.

Alice Zeniter écrit pour le théâtre dont *Spécimens humains avec monstres* (2011), lauréat de l'aide à la création de Artcena, *Un ours, of course !*, spectacle musical jeunesse paru chez Actes Sud en 2015, *Hansel et Gretel, le début de la faim* (2018) et *Quand viendra la vague* paru à L'Arche Editeur en 2019. En 2020 elle écrit et interprète J*e suis une fille sans histoire* créé à la Comédie de Valence - CDN où elle est artiste associée.

Alice Zeniter est également traductrice. Elle a notamment traduit Martin Crimp (*Des hommes endormis*, L'Arche Editeur) et Chris Kraus (*I love Dick* et *La fureur du monde*, éditions Flammarion).

JULIEN FIŠERA

©Gaël Damerval

Metteur en scène

Né en Angleterre en 1978, Julien Fišera poursuit des études de théâtre et de littérature en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Julien s'intéresse de près aux écritures d'aujourd'hui et s'attache à développer un théâtre qui considère les spécificités de chaque texte comme autant de remises en question du plateau.

S'attachant à un théâtre ouvert à d'autres disciplines artistiques, Julien multiplie par ailleurs les collaborations en dehors du strict domaine théâtral : dans le champ de la danse contemporaine, du cinéma et de l'opéra contemporain avec notamment les compositeurs Pascal Dusapin et Vasco Mendonça. A la recherche d'approches nouvelles pour le texte, Julien se tourne régulièrement vers l'étranger : il dirige des stages au Mexique , au Brésil, au Maroc et aux Etats-Unis . En novembre 2013 il est invité par le Théâtre d'Art de Moscou –MXAT– pour mettre en scène *Dom Juan* de Molière.

Depuis la création de la compagnie Espace commun en 2004, Julien a notamment monté des pièces de Philippe Minyana, Martin Crimp, Evgueni Grichovets, Harold Pinter, Lars Norén, Caryl Churchill, Jean Genet, Simon Stephens, Nicoleta Esinencu. Ces dernières années la compagnie a notamment porté la création mondiale de la pièce *Belgrade* d'Angélica Liddell et aussi *Eau sauvage* de Valérie Mréjen. En 2017/2018, Julien Fišera accompagne le groupe Cheveu pour un opéra au théâtre Nanterre-Amandiers : *La Grande Montée* et met en scène *Une île* de Mariette Navarro et Samuel Gallet à la Comédie de Béthune.

La compagnie créée en novembre 2017 sa première écriture au plateau, *Opération Blackbird*, avec une équipe composée de comédiens sourds et entendants. En 2018, il met en scène et adapte pour le théâtre *Un dieu un animal* de Jérôme Ferrari. En mai 2021, la compagnie présente *Dans le cerveau de Maurice Ravel* à La Pop à Paris.

Depuis quelques années, la compagnie Espace commun commande des textes inédits aux écrivains Jean-Charles Massera, Philippe Minyana, Valérie Mréjen, Samuel Gallet, Jacques Albert et Alice Zeniter.

ANNE ROTGER

©DR

Comédienne

Au théâtre, elle travaille avec Joël Pommerat dans plusieurs créations, *Ca Ira (1) Fin de Louis*, Molière du théâtre public 2016 (Nanterre-Amandiers, Théâtre de la Porte St Martin, tournée en france et à l'étranger), *La Réunification des deux Corées* (Odéon – Théâtre de l'Europe, tournée en France et à l'étranger), *Pinocchio* (Odéon – Théâtre de l'Europe, tournée en France) et sur l'opéra *Thanks to my eyes*, livret de Joël Pommerat, musique d'Oscar Bianchi (création au Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, tournée en France et à l'étranger).

Elle a aussi joué sous la direction de Zabou Breitman, *La Dame de chez Maxim* de Feydeau (Théâtre de la Porte-Saint-Martin en 2019), Pauline Bureau, *Sirènes* (Théâtre du Rond Point, tournée en France) , Declan Donnellan, *Andromaque* de Racine au Théâtre des Bouffes du Nord, Jean-Michel Rabeux, *Le Sang des Atrides* d'après Eschyle, *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, *Légèrement sanglant*, *Le travail du plâtre* et *Le vide était presque parfait* de Jean-Michel Rabeux, *L'Amie de leurs femmes* de Pirandello, Richard Brunel, *Gaspard* de Peter Handke, Michel Raskine, *Au but* de Thomas Bernard, Gilberte Tsaï, *Villegiatura* de Jean-Christophe Bailly et Serge Valletti, *Sur le vif*, *La main verte*, Anita Picchiarini, *La Fin de Casanova* de Marina Tsvetaieva au Théâtre de la Ville, *Electre* de Hofmannsthal, *Aux hommes de bonne volonté* de Jean-François Caron, *Le Bouc* de Rainer Werner Fassbinder, Roland Fichet, *Le Chaos du nouveau*, *Récits de naissance*, Philippe Berling, *La Cruche cassée* de Kleist, *Rêve de gosse* de Serge Valletti, *La Petite Catherine* de Heilbronn de Kleist, Claire Lasne *Les Acharnés* de Mohammed Rouabhi.

Elle tourne avec Zabou Breitman dans la série télévisée *Paris*, *etc.* (Canal plus). Au cinéma, elle joue dans *Bêtes Blondes* de Maxime Matray et Alexia Walther. Elle tourne également dans *Portrait d'une jeune fille* de Sandrine Kiberlain, *La grande magie* de Noémie Lvovsky et dans *Anatomie d'une chute* de Justine Triet.

En 2020 elle participe à *Tenir Paroles*, mis en scène par Emmanuel Demarcy-Mota au Théâtre de la Ville-Espace Cardin.

La compagnie

Depuis sa création en 2004, la compagnie Espace commun invente de nouvelles manières de rencontrer et de penser les écritures contemporaines, françaises et étrangères. Basée en Ile-de-France, la compagnie investit des théâtres, monte des festivals et interroge le rapport au public. La compagnie, qui a à son actif plus d'une quinzaine de spectacles, a toujours eu à coeur de défendre les auteur.e.s vivants notamment par le biais de commandes de pièces inédites.

Titus Tartare d'Albert Ostermaier, première création en langue française d'une pièce de l'auteur, a marqué les débuts de la compagnie. Ont suivi des créations de textes de Philippe Minyana, Martin Crimp, Michel Vinaver, Lars Norén, Harold Pinter, Caryl Churchill, Jean Genet, Simon Stephens, Angélica Liddell, Valérie Mréjen, Jérôme Ferrari.

La compagnie a créé à la Comédie de Béthune, à la Comédie de Saint-Étienne, au Festival d'Aix-en-Provence, au Théâtre national de la Colline dans le cadre d'ActOral, au Théâtre Paris-Villette, au Théâtre Dijon Bourgogne, à Mains D'Oeuvres, au Théâtre d'Art de Moscou (MXAT), à La Capilla à Mexico City et à la Biennale Internationale Arts in Marrakech. La compagnie a également mené des ateliers de formation théâtrale en France comme à l'étranger : au Mexique (Mazatlán, Guadalajara, Mexico City); au Brésil (Curitiba, São Paulo); au Maroc (Agadir, Rabat, Marrakech) ; aux USA (Los Angeles CA, Jacksonville FL).

Depuis sa création la compagnie a notamment été soutenue par la DRAC Île-de-France, le DICRéAM – CNC, ARTCENA, Arcadi, le Conseil Général de la Seine-Saint-Denis, l'ONDA, l'Institut Français pour la diffusion, la Région Île-de-France et la Ville de Paris.

La compagnie a été associée à Mains d'Oeuvres à Saint-Ouen (2008), au Centquatre (2009-2010), à la Comédie de Saint-Étienne (2011-2013), à la Comédie de Béthune (2014-2017) et au Grand Parquet / Maison d'artistes du Théâtre Paris-Villette (2016-2017). Depuis janvier 2021, la compagnie est associée au Théâtre Dunois (Paris 13).

Historique des créations :
Titus Tartare (2004) ; *Face au mur* (2006) ; *Syndromes d'un autre temps* (2008) ; *Histoires d'ordre et de désordres* (2009) ; *Le Funambule* (2011) ; *Belgrade* (2013) ; *Dom Juan* (2013) ; *Be with me now* (2015) ; *Eau sauvage* (2015) ; *Opération Blackbird* (2016) ; *Un dieu un animal* (2018) ; *Raconter la ville* (2020) ; *Dans le cerveau de Maurice Ravel* (2021) ; *L'Enfant que j'ai connu* (2021).

La compagnie est soutenue par la Direction régionale des affaires culturelles d'Île de France

PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE
Liberté
Égalité
Fraternité

REVUE DE PRESSE
L'ENFANT QUE J'AI CONNU

Théâtre du blog

L'Enfant que j'ai connu d'Alice Zeniter, mise en scène de Julien Fišera

Posté dans 19 octobre, 2022 dans actualites.

L'Enfant que j'ai connu, texte d'Alice Zeniter, mise en scène de Julien Fišera
Ce seul en scène a été commandé par le metteur en scène, à l'autrice. La pièce a comme source d'inspiration l'histoire réelle arrivée à Cédric Herrou accusé en 2015 de faire passer la frontière à des migrants dans la vallée de Roya. Mais il s'agit là d'une toute autre histoire. Dès l'entrée de la sublime Anne Rotger, un climat, à la fois comique et dérangeant, s'installe ; une atmosphère ambiguë plane. Cette ambiance demeure jusqu'à la fin de l'histoire, tragique : la perte d'un enfant. A une manifestation, Cédric, dix-neuf ans, idéaliste révolté défenseur de la liberté et militant pour un monde meilleur et plus juste, est tué par un policier. Deux semaines après la sortie du tribunal où cette affaire a été jugée, Nathalie Couderc, sa mère d'une quarantaine d'années, s'exprime devant nous et sur l'état insurrectionnel du pays.

Mais dans ce déferlement de paroles, point d'excuse, ni d'appel au calme. Convaincue voici ses mots: «Quand j'ai dit que je n'imaginais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs, ça ne signifiait pas que j'étais d'accord avec le fait qu'elle tuait des enfants noirs ou arabes. Je voulais juste dire qu'elle le faisait. » (…) « Je ne retire pas ma phrase. Je ne l'ai pas dite, parce que j'étais bouleversée. »
L'autrice nous met doublement face à l'inacceptable et interroge notre conscience sur la responsabilité de la Justice et sur cette phrase: «Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs» prononcée par Nathalie Couderc dans une interview à la sortie du tribunal. Insistante, elle revient à plusieurs reprises et nous laisse interdits. Ses mots, pulsionnels (?) mais affirmés font scandale et provoquent des émeutes. Double choc pour le public : un jeune adolescent arraché effroyablement à la vie et une mère en souffrance : «Il n'y a pas de nom pour les parents qui perdent leurs enfants », emportée par des pensées violentes et accusée de racisme. L'intime et les droits imposés par la morale et la justice d'une société s'intercalent dans l'écriture et la profération de la parole dramatique tel un chassé croisé, à un rythme soutenu et avec une sensibilité écorchée à travers des phrases inachevées, répétitions-

variations et questions-réponses.
Alice Zeniter joue habilement sur l'incohérence et la brutalité des propos de Nathalie Couderc et les graves bavures de la police… Violence de l'âme humaine et violence du verdict : après deux ans de procès, le policier coupable bénéficiera d'un non-lieu! François Gauthier-Lafaye a imaginé une scénographie subtile en écho à cette histoire cruelle et sans nom. un lieu de nulle part, appartement de location sans âme – « je suis dans un appartement inconnu que je trouve moche ». Refuge d'urgence, trouvé par Nathalie Couderc pour vivre ce moment insoutenable, presque irréel. Un plateau nu avec des sacs de course en papier kraft, tous identiques comme des participants ou des témoins du drame. Vides ou remplis des vêtements et objets de Cédric dont s'empare la mère, comme un geste d'émotion et de deuil. La lumière de Jean-Gabriel Valot renforce et fait vibrer ce contexte tragique.
Nathalie Couderc, tel un moment épiphanique, découvre peu à peu et de par sa rage qui était son fils, sa beauté intérieure et son combat. Et dans le même temps, elle s'interroge sur elle-même, ses erreurs et sur son rapport maternel: «Ça ne m'intéresse pas, cette question, connaître ses enfants. Ce qui m'intéresse, c'est savoir comment j'aurais pu comprendre que mon enfant avait raison. Qu'il n'était pas en crise d'adolescence. (…) Il a fallu qu'il meurt pour que je croie à ce qu'il disait sur la violence. (…) « J'ai vécu une vie dans laquelle je n'avais pas grand chose à craindre. Tout ce qui me faisait peur était loin. »
En proie à ses obsessions et soumise à des principes bourgeois, elle essaye de comprendre: un des mots-clés de la pièce, «Ma phrase a été mal comprise.», «Il y a deux ans, je ne comprenais rien.», «C'est que je n'ai pas compris quelque chose», «Je ne comprenais pas ce qu'ils faisaient.» «J'avais besoin de comprendre», «Comment j'aurais pu comprendre que mon fils avait raison.» Par le sacrifice involontaire de son fils militant, Nathalie Couderc finira par rencontrer et comprendre cet enfant qu'elle a connu. Avec aussi un humour inattendu et étonnant, cette pièce, jouée par une remarquable actrice, pose des questions à la fois sociétales, existentielles et d'une profonde nécessité, sans jamais tomber dans le pathos.

Elisabeth Naud

L'OEIL D'OLIVIER
CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Élégie pour une victime de la police

19 octobre 2022

Dans la tension entre la normalité et l'exception d'un malheur qui surgit, **Anne Rotger** se tient là en habile équilibriste, cachée dans un manteau long, le discours, la voix et le visage troublés par une fébrilité affolée. Les traits du personnage se fixent à partir d'un grand flou initial : que nous veut-elle, cette Nathalie Couderc, femme blanche cinquantenaire qui débarque en répétant d'entrée de jeu un très suspect « *je ne suis pas raciste* » ?

Alice Zeniter prend un malin plaisir à construire, à partir de ces premières pistes brouillées, le portrait-robot d'une classe privilégiée et confortable pour ensuite le découdre à l'épreuve, pour la première fois, de la violence politique. Nathalie porte médiatiquement la mort de son fils Cédric, militant d'extrême-gauche tué par un policier en pleine manif. À la sortie du tribunal, où elle reçoit un non-lieu comme une claque, lui échappe une vérité maladroite — « *Je ne savais pas qu'en France, on pouvait tuer des enfants blancs* » — à l'origine d'émeutes raciales propagées des quartiers aux centres-villes, qui motivent sa justification bégayante.

Se saisissant avec habileté d'une question qui n'arrête pas de se poser de manière toujours plus scandaleuse, celle des violences policières, la pièce, commandée à **Zeniter** par le metteur en scène **Julien Fišera**, ausculte et brusque la bien-pensance bourgeoise au prisme de ce paradoxe : que se passe-t-il lorsque la brutalité institutionnalisée, censée ne toucher que les autres, vient éclabousser les murs de sa propre maison ? *L'enfant que j'ai connu* décrit par une idée efficace de mise en scène le déboussolement qui s'ensuit — la mère endeuillée, délogée de chez elle par des menaces de mort, est entourée de sacs en papiers, valises de fortune pour une longue errance existentielle. Le trio **Zeniter-Fišera-Rotger** livre ainsi la critique justement située d'une France où la violence policière frappe au bas de la porte, et étrille l'éloignement confortable de la bourgeoisie vis-à-vis de l'action politique. Tout en dessinant le beau portrait double d'une mère endeuillée et d'un fils qui ne cessera jamais de lui échapper.

Samuel Gleyze-Esteban

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Dans *l'Enfant que j'ai connu*, le fils de Nathalie (Anne Rotger, ci-dessus) a été tué par la police alors qu'il avait les bras en l'air, à l'issue d'une manifestation.

Ode à l'enfance assassinée

THÉÂTRE Alice Zeniter livre un texte coup de poing sur la décomposition de la société française et les violences policières, dans une magistrale mise en scène de Julien Fišera.

Elle marche de long en large sur le plateau où sont disséminés des cabas. Comme si elle venait de s'installer dans un studio ou un squat. Elle répète plusieurs fois qu'elle s'appelle Nathalie Couderc et qu'on l'a *« peut-être vue à la télévision, il y a deux semaines »*. Et puis, elle jette : *« À la sortie du tribunal, j'ai dit : "Je ne savais pas qu'en France on pouvait tuer des enfants blancs." »* Le ton est donné de l'*Enfant que j'ai connu*, un coup de poing théâtral et politique à partir d'un texte que Julien Fišera a commandé à Alice Zeniter et qu'il met en scène avec Anne Rotger comme seule et remarquable interprète.

Cédric avait 19 ans. Il a été abattu à l'issue d'une manifestation à Lyon, alors qu'il avait les bras en l'air. Le policier qui a tiré a bénéficié d'un non-lieu. Dévastée, révoltée, Nathalie Couderc, sa mère, ne veut pas se taire. Elle refuse d'appeler au calme contre les émeutes qui, déjà, se profilent. Elle ne plie pas devant les menaces de mort. Elle veut comprendre comment, en France, on a pu en arriver là. Comment les crimes racistes, qu'elle pensait être des « bavures » à cause *« de la peur ou de la haine que pouvaient susciter les jeunes garçons à la peau noire ou bronzée »* ont pu préparer le terrain à ces permis de tuer que s'octroie toujours davantage la police aujourd'hui.

LUTTES ET RENONCEMENTS

En état de choc, elle laisse défiler le fil de ses souvenirs, cherche à en rassembler les morceaux, comme si elle pouvait y trouver des éclairages pour décrypter cette violence qui broie sa vie. Elle veut dépasser sa douleur pour Cédric et pour les autres. Les laissés-pour-compte que son fils a toujours accompagnés, ne lâchant rien au désir de transformation du monde qui le tenaillait. Un désir qu'elle avait partagé avec Laurent, le père de Cédric, mais auquel ils avaient finalement renoncé tous les deux, réalise-t-elle soudain. *« Est-ce que, quand on est vieux, on ne peut plus être révolté ? Est-ce que nos capacités de révolte sont limitées, quoi qu'on puisse espérer, par les capacités de notre corps ? »* Dans un corps-à-corps avec le passé et le présent, un bout à bout des luttes et des renoncements traversés, elle dénonce un État qui a laissé une situation politique et sociale se décomposer. Qui met des jeunes lycéens à genoux, les mains derrière la tête. Qui élève toujours plus le niveau de répression. Le policier qui a tué a prétendu que Cédric avait un cocktail Molotov dans les mains. Ce que tous les témoignages ont invalidé. *« Quand on avait l'âge de Cédric, on n'imaginait pas que la société française pourrait être ce qu'elle est maintenant »*, dit-elle encore. Chaque phrase fait mouche et nous interpelle. *« Jamais on n'aurait pu imaginer que le Front national aurait 89 députés et que des ministres diraient qu'il faut travailler avec eux, au cas par cas, que c'est un devoir républicain. »* Elle nous embarque avec elle dans cette introspection. Nous prend à partie : *« Vous êtes d'accord avec moi ? »* Oui, on est d'accord avec elle. ■

MARINA DA SILVA

Jusqu'au 21 octobre au Théâtre de la Ville-Espace Cardin. Tournée 2023 : le 16 février, aux Bords de scènes - Grand-Orly Seine Bièvre ; les 9 et 10 mars à l'Aghja, Ajaccio ; le 12 mars, à la Fabrique de théâtre-Site européen de création, Bastia. Texte à paraître à l'Arche Éditeur.

CULTURETOPS
CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

LU / VU PAR **ANNE-CLAUDE AMBROISE-RENDU**
Le 17 octobre 2022

THÈME

- Une femme, qui dit se nommer Nathalie Couderc, entre en scène en criant haut et fort qu'elle n'a pas voulu dire ce que la presse et les médias sociaux lui ont fait dire en rapportant sa déclaration : « *Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs* ».
- Puis elle déroule le fil d'un récit hoquetant et tendu et l'on comprend que son fils Cédric, militant et activiste de 19 ans, a été tué par un policier lors d'une manifestation. Jugé, le policier a bénéficié d'un non-lieu trois ans après le drame.
- Cette mère, jeune encore, séparée d'un mari qu'elle évoque à peine se souvient de son fils, lui parle, se parle à elle-même pour essayer de comprendre comment la tragédie s'est nouée et comment elle peut vivre désormais avec cela et faire de sa douleur une action.

POINTS FORTS

Le texte est formidable : intense, évocateur, émouvant sans être jamais larmoyant. Tout semble juste dans les mots utilisés, les phrases inachevées, les mots martelés, les phrases bégayées parfois, puis soudainement fluides.

Et il est servi par une comédienne hors pair.

QUELQUES RÉSERVES

- Elles tiennent - et c'est un paradoxe pour une œuvre réalisée en collaboration intime avec l'auteure - aux choix de mise en scène. On comprend que Julien Fisera ait souhaité présenter toute la palette des émotions vécues par cette femme brisée, en faisant parler son

corps, claquer sa mâchoire, vibrer ses lèvres, tressauter ses membres, en la faisant se contorsionner et danser, en sollicitant ses cordes vocales dans toute leur amplitude des cris au murmure, en lui faisant arborer des tenues improbables, tour à tour adultes et adolescentes.

- Tout ceci témoigne d'une fièvre intense : celle de la douleur mais aussi celle de la métamorphose émancipatrice et on saisit l'intention… sans être convaincu.

ENCORE UN MOT...

- C'est d'abord l'indicible tourment d'une mère en quête de son enfant assassiné, et qui tente de le retrouver en empruntant son chemin de militant que l'on voit. Il est question de transmission, du confort d'une gauche bourgeoise qui, malgré ses valeurs, se voit dépassée par ses enfants et subi de plein fouet les conséquences atroces et inattendues de l'engagement militant. L'effondrement des fausses certitudes bégayées par cette femme en deuil engendre une profonde réflexion critique, dirigée à la fois contre le confort des assurances "ininterrogées", et contre un État qui accepte de tuer sa jeunesse et en exonère les forces de l'ordre.
- Cette femme, tombeau du fils, épitaphe vivante, se transforme, elle pense intensément, s'interroge avec feu, vivant sous nos yeux une vraie passion dans tous les sens du terme qui, en la torturant la rend au monde. La mort de l'enfant donne naissance à une femme nouvelle, sans larmoyer.
- Le spectateur repart, lesté de cette bombe critique dont l'émotion première a allumé la mèche.

UNE PHRASE

« *Quand Cédric me demandait pourquoi je ne m'engageais pas plus si je les voyais, les problèmes, je lui répondais que je passais ma journée à soigner des gens, que ça me paraissait être un engagement très concret, ça. Je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû en plus aller manifester le dimanche ou distri- buer des petits-déjeuners aux migrants. Des tas d'autres gens pouvaient le faire. Alors que médecin, non. (…) Je pouvais oublier les problèmes. (…) si je me tenais là, par exemple, dans le salon, ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes. (…) Cédric, ce n'était pas pareil. Il ne croyait pas qu'il y ait une seconde ou un mètre carré de sa vie qui ne soit pas plein de ces problèmes. La liberté amputée, elle l'est tout le temps, toujours. L'injustice, la violence, partout, tout le temps.* »

L'AUTEUR

- Alice Zeniter connaît tout du théâtre. Sur le plan théorique d'abord puisque, normalienne, elle a fait un *master* d'études théâtrales, commencé une thèse qu'elle a finalement lâchée pour embrasser pleinement la scène et la pratique théâtrale en devenant assistante à la mise en scène.
- Puis elle a écrit pour le théâtre - *Spécimens humains avec monstres* en 2011, *Un ours, of course !* en 2015), *Hansel et Gretel, le début de la faim* en 2018 - et, plus récemment, *Je suis une fille sans histoire* (2020).
- Mais elle n'ignore rien de la littérature non plus, ce dont le texte de *L'Enfant que j'ai connu* fourni un témoignage éloquent. Romancière, elle a publié sept romans et fut plusieurs fois lauréate de prix littéraires, dont le Goncourt des lycéens.

WEBTHEATRE

L'ENFANT QUE J'AI CONNU D'ALICE ZENITER

Anne Rotger, une sacrée comédienne

Publié par Corinne Denailles - 8 octobre 2022

Nathalie Couderc sort du tribunal où un non-lieu vient d'être prononcé après deux ans de procès pour juger le policier qui a tué Cédric, son jeune fils, lors d'une manifestation. C'est une furie qui déboule sur la scène, interprétée par Anne Rotger, sanglée dans un grand imperméable mastic, lunettes noires sur le nez. Elle persiste et signe sa déclaration provocante qui a déclenché indignation et émeutes : « je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs », une manière de dire notre conditionnement, dire qu'on se croit à l'abri quand on n'est ni noir, ni arabe, ni gosse de banlieue pourrie et qu'on se retrouve complice de cette police qui protège les nantis économiques et/ou sociaux. Sur la demande du metteur en scène Julien Fišera, Alice Zeniter a écrit un texte court et dense fondée sur l'histoire de Cédric Herrou accusé en 2015 de faire passer la frontière à des migrants dans la vallée de la Roya. Le texte d'Alice Zeniter prend à bras-le-corps la question de la violence du verdict : « Non-lieu, non-événement, non-advenu », et ici le problème des « bavures » (quel mot horrible !) policières. Nathalie Couderc l'éprouve comme une injustice et une déchirure ; elle aurait voulu un vrai procès, non pas pour punir mais pour comprendre. Comprendre le meurtre mais aussi son fils Cédric qu'elle ne reconnaît pas dans ce qui en est dit par la justice. Plus qu'un deuil, elle vit le chemin douloureux qui la conduit à la rencontre de ce fils qu'elle croyait connaître. Elle note au passage qu'il n'y a pas de mot pour désigner un parent qui perd son enfant. Peut-être parce que c'est de l'ordre de l'inconcevable.

Sur scène, des sacs de course en papier dans lesquels la comédienne puise des vêtements, des objets grâce auxquels elle élabore son deuil, selon le terme psychanalytique, du chagrin maternel ravageur à la révolte politique. Dans ce parcours intérieur intime, elle rejoint la vérité de son fils, comprend et adhère à son action. Anne Rotger est impressionnante, comme dévastée par l'incandescence qui brûle Nathalie Couderc, menacée à chaque pas de sombrer dans la folie à laquelle elle résiste grâce à la vitalité de sa colère et à l'amour qu'elle porte à son fils.

« L'Enfant que j'ai connu » d'Alice Zeniter, par Julien Fišera

Théâtre

CRITIQUE - Dans cette adresse d'une mère en état de choc à son enfant mort se loge toute la complexité des rapports entre les générations, de la transmission et de la question de la nature de l'engagement politique aujourd'hui.

Sur une scène encombrée de sacs qui sont autant de valises mentales qu'on trimballe avec soi sa vie durant, une femme parle. Elle s'appelle, dit-elle, Nathalie Couderc, et vient prendre la parole pour qu'on comprenne – enfin – ce qu'elle a voulu dire en déclarant : « *Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs.* » L'enfant « blanc » est son fils, Cédric, tué sciemment par un policier qui a bénéficié, on l'apprendra plus tard, d'un non-lieu à l'issue de son procès. Deux thèmes se superposent et se chevauchent : sa déclaration, que la presse a montée en épingle, avec ce qui a suivi, le désordre, des émeutes avec voitures brûlées et répression, et ce dialogue imaginaire qu'elle instaure avec le disparu. Ce jour-là, elle veut témoigner, cette mère qui ne souffre pas seulement du meurtre de son fils, elle veut s'expliquer et comprendre. Elle veut aussi retisser le lien avec le disparu, appréhender ce qui n'a pas marché, revenir au point de départ.

FOUD'ART

L'enfant que j'ai connu

Le cri d'une mère

Il n'existe aucun mot spécifique pour parler de la perte d'un enfant. Il n'existe aucune expression pour évoquer cette tragédie. À partir de ce postulat, Alice Zeniter a utilisé sa plume pour mettre des mots sur l'innommable.

Nous sommes à Lyon, dans l'appartement de location où s'est réfugiée Nathalie Couderc, une femme d'une quarantaine d'années. Elle vient de perdre Cédric, son fils de dix-neuf ans, décédé lors d'une manifestation suite à une altercation avec les forces de l'ordre.

Il y a deux semaines, elle a prononcé cette phrase malheureuse : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs ». Des propos qui ont, peut-être, provoqué une série d'émeutes.

Entre confession, cri de colère et adresse à son fils disparu...

à travers son propre cheminement et le parcours de son fils militant, les mots viennent, *Nathalie* prend la parole et entame sa propre introspection.

L'occasion de parler de la mort de l'innocence, de l'avenir, du rêve et de l'espoir.

« Je voulais que sa parole déborde rapidement, qu'elle jaillisse et qu'elle bute, qu'elle dérive, sursaute, se love sur elle-même… » **Alice Zeniter**

Avec une magnifique mise en scène tout en ombre et lumière de **Julien Fišera**, sur un plateau nu, seule en scène, **Anne Rotger**, intense, lumineuse et incandescente chemine entre les sacs en papiers, en sort de multiples accessoires et construit la pensée de cette mère, cri sa douleur, exprime sa folie, la rage qui l'activent.

Des mots justes et puissants

Cette mère questionne son statut de femme blanche privilégiée en France... et, à travers sa souffrance et sa lutte, nous interpelle tous.

« Je m'attèle à ce que le combat des personnages fasse écho à mes propres combats »

« En tant que spectateur je ne m'identifie pas au parcours d'une mère de famille qui pleure la mort de son fils, ce serait indécent, en revanche son combat peut faire écho aux miens » **Julien Fišera**

Enveloppée par les très belles lumières de **Jean-Gabriel Valot** et au cœur d'une scénographie imaginée par **François Gauthier-Lafaye** qui fait penser aux installations d'Art plastique, **Anne Rotger** envahie complètement tout l'espace. Elle cours, saute, marche en crabe, change de vêtement, de coiffure et même de chaussures comme personne. Elle construit sa pensée, sa douleur avec un cri rock, rugueux et poétique qui amène à sourire avant de laisser la place à l'effroi.

Avis de Foudart **FFFF**

Bonfils Frédéric - 5 octobre 2022

Télérama

Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en octobre 2022

TTT Très Bien

L'Enfant que j'ai connu

Critique par **Joëlle Gayot**
Publié le 04/10/2022

Un jeune militant meurt lors d'une manifestation. Un policier lui a tiré dessus. Sa mère s'indigne : « Je ne pensais pas que la police pouvait tuer un enfant blanc. » Blanc ? Cette mention fait scandale et déclenche des émeutes. Le texte d'Alice Zeniter s'introduit dans l'intériorité d'une femme en deuil qui, une fois son fils enterré, comprend peu à peu qui il était, quels étaient son combat et ses convictions. L'autrice a répondu à une commande de Julien Fisera, metteur en scène de ce monologue à l'os qui fait la part entre l'émotion et la raison. Le regard de l'artiste est aigu. Dans un espace restreint jonché de sacs en papier, il se concentre avec intelligence sur l'actrice Anne Rotger, dont le corps, le visage, la voix deviennent le lieu captivant de la représentation. On croise parfois des interprètes qui rendent le théâtre exceptionnel : cette comédienne est de ces génies de la scène. Elle est rare et, pour tout dire, inoubliable.

Alice Zeniter

Le théâtre rattrapé par le réel

Deux ans avant les Gilets jaunes, Alice Zeniter a imaginé une histoire qui part des violences policières pour arriver à un questionnement plus général sur le bilan politique d'une génération, celle née dans les années 60 et 70. La dimension politique du texte et sa dimension sensible s'entrelacent avec brio.

L'enfant que j'ai connu

Avec *L'enfant que j'ai connu*, Alice Zeniter, autrice d'un livre magnifique sur la guerre d'Algérie (*L'art de perdre*), gratte là où ça fait mal. C'est l'histoire de Nathalie Couderc, femme d'une quarantaine d'années, de gauche, médecin, dont le fils Cédric est tué par un policier qui obtient un non-lieu. Deux ans après ce drame, Nathalie Couderc se livre à une réflexion poignante, mais jamais larmoyante, sur son parcours et celui de son fils. Alice Zeniter fait entendre la parole de cette femme dans un texte qui touche juste car il est politique tout en n'étant pas militant. La différence ? Un texte militant aurait été clos sur ses certitudes et d'une portée sans doute moins grande. Alors que dans cette pièce, le cheminement de Nathalie Couderc est traversé d'éclairs poétiques, d'humour, et surtout d'interrogations. *"Je voulais une parole qui puisse à la fois développer une force argumentative et puis se trouer, se déliter sous l'effet de la fatigue"* commente Alice Zeniter

Nathalie Couderc réexamine donc son parcours à la lumière de celui de son fils. Elle relit les livres annotés par ce dernier. Elle se demande pourquoi son propre engagement n'était pas à la hauteur de celui de son fils : *"Ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes"* relève t-elle. Ou encore : *"Est-ce que quand on est vieux, on ne peut pas être révolté ?"*. Une sorte de transmission à l'envers s'opère peu à peu, du fils à la mère. Ce thème hante Alice Zeniter : *"Quelle part de notre vision du monde avait été forgée par nos parents ? Quelle part jugeons-nous importante de transmettre aux générations après nous ?"* s'interroge-t-elle.

L'enfant que j'ai connu dresse un terrible constat d'échec de la génération née dans les années 70. Nathalie Couderc, dix ans en 1981, souligne que le discours d'extrême droite non seulement n'a pas été endigué mais s'est diffusé dans la société. Crûment, Nathalie Couderc constate cette faillite : *" Ils ne disent plus nègres, ni bougnoules, ils disent islam ou travailleurs immigrés. Ils ne disent plus tapettes, ils disent droits des enfants. Et sous ce nouveau vernis, ils reviennent "*.

Le metteur en scène Julien Fišera, en parfaite symbiose avec Alice Zeniter, défend un théâtre dont la mission serait d'"agiter nos cerveaux endormis" : *"J'ai été marquée par cette phrase d'Edward Bond : "*Il faut que le spectateur sorte du théâtre affamé de changements". *"Je constate avec plaisir que beaucoup de spectateurs viennent nous parler après le spectacle. Ils veulent discuter, et savoir si le texte repose sur un cas réel, ce qui n'est pas le cas"*. C'est même plutôt le contraire : Alice Zeniter a écrit la pièce deux ans avant les gilets jaunes. *"Il s'agit donc plutôt un texte qui a été rattrapé par la réalité plutôt que l'inverse"*.

Anne Rotger incarne Nathalie Couderc, pour son premier seul en scène. Son interprétation ravit Alice Zeniter qui tresse des mots d'éloges appuyés pour son actrice : *"Je n'avais pas écrit ce texte pour elle. Mais dès lors qu'elle s'en est emparée, il s'est transformé en version par Anne, et pour Anne »*.

Jean-François Mondot

■ *L'enfant que j'ai connu, de Alice Zeniter, mise en scène Julien Fišera, avec Anne Rotger. Théâtre de la Ville, Espace Cardin 1 avenue Gabriel 75008 Paris, 01 42 74 22 77, du 4 au 21/10. Puis le 16/02/23 aux Bords de Scènes, Athis-Mons et du 9 au 12/03/23 en Corse, L'Aghja à Ajaccio et la Fabrique Théâtre à Bastia*

TRAGIQUE PUR

Jean-Pierre Han
10 février 2022
in CRITIQUES

***L'Enfant que j'ai connu* d'Alice Zeniter. Mis en scène de Julien Fisera. Théâtre Dunois, jusqu'au 12 février à 19 heures (jeudi) et à 20 heures(vendredi et samedi). Tél. : 01 45 84 72 00. reservation@theatredunois.org**

Le titre du spectacle, *L'enfant que j'ai connu*, d'Alice Zeniter qui a répondu à la commande que lui a passée Julien Fisera, est on ne peut plus clair et a le mérite de ne pas nous embarquer sur de fausses pistes, ce que l'« anecdote » (qui étant donnée sa gravité n'en est vraiment pas une !) aurait pu nous amener à emprunter. Il est en effet question du meurtre (de l'exécution, pour être tout à fait clair) d'un jeune homme par un policier lors d'une manifestation. Un événement qui malheureusement ne peut que nous renvoyer à une certaine réalité des choses, alors que l'effet de réel est comme mis à distance par l'écriture et la structure du texte de l'autrice. À suivre la description qu'elle expose il n'y a même pas à rechercher ce qui est de l'ordre de la réalité et de la vérité des faits. L'enjeu de la représentation ne se situe pas à ce niveau. Et c'est tant mieux car cela nous évite de nous retrouver devant une mise en scène convenue. On l'aura compris, l'intérêt du spectacle réside bien ailleurs : dans l'insupportabilité du vécu de la mère du jeune manifestant. On touche là au tragique pur, celui mis en place par les dieux de la mythologie.
La mère est seule sur le plateau, il n'y a qu'elle, avec ce qui, physiquement, est de l'ordre de l'insoutenable. Corps saisi de soudaines convulsions, comme si elle tentait de s'en extirper, d'en extirper la douleur liée à un sentiment de culpabilité – tous sentiments que l'on ne connaît que trop bien après le deuil d'une personne chère –, mais portées ici à leur paroxysme. C'est la comédienne Anne Rotger qui se charge de cette partition destinée à nous mettre – nous aussi – mal à l'aise. Ce qu'elle réalise sur le plateau nu uniquement habité par des rangés de sacs en papier kraft, dans une aveugle confiance en son metteur en scène qui réalise là un très subtil travail, est simplement magnifique dans son côté décalé et presqu'inattendu. Elle ose et va jusqu'au bout de l'insupportable.

TOUTE LA CULTURE - 8 février 2022

L'Enfant que j'ai connu, quête patiente et belle d'un deuil impossible

08 FÉVRIER 2022 | PAR GEOFFREY NABAVIAN

La pièce d'Alice Zeniter, mise en scène par Julien Fišera et jouée par Anne Rotger, entraîne dans un récit et des réflexions qui frappent et émeuvent. Un spectacle qui prend tout le temps de déplier son sujet, à voir jusqu'au 12 février au Théâtre Dunois.

Il y a d'abord ce texte, brillant et sensible : Alice Zeniter y met en scène une femme dont le fils de dix-neuf ans a été tué par un policier en marge d'une manifestation. Loin d'être démonstrative, l'autrice, ici, **s'approche de la douleur de cette mère et de ses points centraux** : la concision est son outil, tout autant que l'acidité. À ce titre, elle ne redoute pas de plonger dans les moindres pensées de la protagoniste éplorée qu'elle suit : ainsi lorsque cette héroïne se prend à penser qu'elle « *aurait dû avoir une fille*« , on a l'impression, passé le choc, d'avoir accès à son tourbillon intérieur. L'écriture de cette pièce pour une voix est ainsi : **on y sent l'envie de balayer une âme frappée par des bourrasques, et surtout de l'observer, avant de la juger**. Une démarche dont le résultat est livré au public via des mots justes, concrets et très puissants à la fois, et des micro faits racontés inattendus, tel cet instant où la protagoniste, mère d'un garçon assez vite contestataire, donna à un ami de son fils l'idée d'une inscription qu'il se tatoua, juste en faisant une plaisanterie.

La mort de son enfant fait émerger chez cette mère **des questionnements, quant à son statut de privilégiée blanche en France**. Bien traduits dans le texte, ces interrogations ont également tout le temps de se déployer via la mise en scène patiente de Julien Fišera : rien de figuratif ici, et aucun étouffement, **tout s'organise comme pour que le vide puisse se manifester et imposer sa nature**, en majesté. On commence par voir, dans la pénombre, un corps agité venir lancer les questions et la rage qui l'activent : le plateau dégagé, habité seulement par quelques sacs contenant des accessoires, lui laisse ensuite **le loisir de se déplier, de s'ouvrir et de s'offrir**. La mise en scène paraît apprivoiser le jeu de l'interprète du texte, et par extension les sentiments rageurs qui sous-tendent ce dernier. Pari réussi au final : émaillé de plages de calme et de silence, le spectacle respire. On ressent pas mal de vie qui s'agite, guère étouffée sous des effets.

Confrontée aux lumières sculptant l'espace signées par Jean-Gabriel Valot, qui donnent beaucoup à rêver et à imaginer, l'interprète Anne Rotger passionne, au final : arrivant donc sur scène dans un assez impressionnant état de nervosité et de confusion, du fait de tout ce qu'elle vit, l'héroïne qu'elle incarne se livre finalement sous pas mal de facettes. Sa performance apparaît forte et réfléchie : elle entraîne aussi bien dans l'histoire qu'elle figure que **dans les questionnements du texte, qu'elle parvient sous les yeux du public à faire siens, de façon très naturelle**. On occupe donc avec elle cet appartement inconnu où elle s'est réfugiée pour fuir ses détracteurs – lieu que l'on se sculpte intérieurement, du fait de l'espace bien dégagé conçu par François Gauthier-Lafaye – en s'interrogeant à ses côtés, notamment, sur cette mystérieuse phrase qu'elle a lâché à la fin du procès conclu par un non-lieu du policier qui a tué son fils.

L'Enfant que j'ai connu est **à voir jusqu'au 12 février** au Théâtre Dunois, à Paris. **À voir à partir de 15 ans.**

*

Visuel : © Simon Gosselin

ALICE ZENITER | ANNE ROTGER | FRANCOIS GAUTHIER LAFAYE | JEAN GABRIEL VALOT | JULIEN FISERA | THEATRD DUNOIS

THÉÂTRE - CRITIQUE

L'Enfant que j'ai connu, texte d'Alice Zeniter, mise en scène de Julien Fišera

Publié le 2 février 2022 - N° 296

Alice Zeniter et Julien Fišera imaginent une variation contemporaine sur le thème de la mère inconsolable. Anne Rotger incarne une intéressante et émouvante *pietà*, entre introspection et colère.

Nathalie Couderc fait partie de cette classe de nantis qui a l'habitude de cacher ses privilèges sous le masque de la chance, comme si le hasard plutôt que le déterminisme social l'avait mise à l'abri du besoin. *« Blanche, bourgeoise, propriétaire »* : elle reconnaît volontiers qu'elle est de ceux qui meurent plus vieux que les exploités. Son fils aurait dû hériter de cette espérance de vie, mais il a choisi la contestation active. Il est mort, tué par un policier lors d'une manifestation, sans pouvoir devenir libéral et bedonnant. *« Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs »* a dit Nathalie Couderc devant les micros des journalistes. Elle a ainsi mis le feu aux poudres et elle doit se réfugier dans un appartement anonyme, à l'abri de la vindicte et du harcèlement. Elle croyait que son fils n'aurait pas à subir ce que d'autres victimes au destin irrespirable avaient enduré avant lui, dans le silence médiatique et politique, qui préfère éviter les vagues qu'annoncer la tempête. Nathalie Couderc est seule et son fils est mort. Son assassin a bénéficié d'un non-lieu. Alors elle hurle : elle est de celles que seule la mort peut faire taire.

Entre brûlot et flambeau

La parole de la mère est à la fois le récit de sa prise de conscience politique et le tombeau poétique de son fils. Sur le plateau nu, Anne Rotger circule entre les sacs en papier. Elle y pioche les accessoires qui soutiennent sa supplique. Avec la fougue et l'âpreté des survivants, la virulence et la tendresse des résistants, l'écœurement des affligés, elle chemine entre souvenirs et analyse. Au contraire de son modèle chrétien, qui, au pied de la croix, ignore encore la vérité de la résurrection mais l'espère, cette *mater dolorosa* paraît convaincue que le ciel est vide et que la mort de son fils est absurde. Faut-il se réjouir que l'esprit révolutionnaire vienne à tous, si les nantis font enfin l'expérience de la violence légitime ? Faut-il craindre que la société ne se délite si la colère des mères les rend anarchistes ? Le texte d'Alice Zeniter ne tranche pas la question. Faut-il blâmer d'avoir élevé son enfant de travers ou se réjouir que la chair meurtrie réveille les bourgeois de leur sommeil dogmatique ? *« La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. »* disait René Char. La lumineuse Anne Rotger contribue, par ce spectacle, à éclairer notre époque. Ni rire, ni pleurer, ni haïr. Comprendre. A moins que la nuit ne l'emporte à la fin, ce qui semble aujourd'hui bien parti.

Catherine Robert

Alice Zeniter | Julien Fišera | L'Enfant que j'ai connu

L'Enfant que j'ai connu

THÉÂTRE DUNOIS / TEXTE **ALICE ZENITER** / MISE EN SCÈNE **JULIEN FIŠERA**

Stabat mater dolorosa... Alice Zeniter et Julien Fišera imaginent une variation contemporaine sur le thème de la mère inconsolable. Entre confession et colère, la parole se déploie et nous interroge.

Nathalie Couderc est de celles que seule la mort peut faire taire. Elle ne s'excuse pas, elle ne se cache pas derrière sa douleur, elle n'appelle pas au calme. Elle a dit devant les micros : *« Je ne pensais pas que la police pouvait tuer des enfants blancs »*. Elle a ainsi mis le feu aux poudres et elle attise le brasier de son souffle puissant. Son fils est mort. Tué par un policier. Elle pensait – comme nous tous – que le malheur est réservé aux autres. Elle croyait que son fils n'aurait pas à subir ce que d'autres victimes, que leur destin social semblait prédisposer à l'être, avaient subi avant lui dans le silence médiatique et politique qui préfère éviter les vagues sans voir monter la tempête. Nathalie Couderc est seule et son fils est mort. Le policier qui l'a tué pendant la manifestation à laquelle il participait a bénéficié d'un non-lieu. Alors elle hurle...

Entre brûlot et flambeau

« Dans la voix de la mère qui s'élève pour essayer de dire quelque chose après la mort, après la déflagration, il y a des chiffres, des odeurs, de la confiture, des acronymes, la tiédeur d'un petit corps blotti contre soi et des images regardées en boucle de voltigeurs. » dit Alice Zeniter qui a écrit ce texte à la demande de Julien Fišera qui le met en scène. La parole de la mère est à la fois le tombeau poétique du fils et le récit de la métamorphose de sa mère. *« Elle est en mouvement, dix fois plus vivante dans la lucidité et la douleur qu'elle ne l'avait été auparavant. C'est sa façon à elle de faire son deuil, en dehors des formes de rituel imposées. C'est une parole dérangeante »* que prend en charge la comédienne Anne Rotger avec la fougue et l'âpreté des survivants, la virulence et la tendresse des résistants.

Anne Rotger dans *L'Enfant que j'ai connu.*

© Simon Gosselin

Catherine Robert

Théâtre Dunois, 7 rue Louise-Weiss, 75013 Paris. Du 1er au 12 février 2022. Du lundi au jeudi à 19h ; vendredi et samedi à 20h. Tél. : 01 45 84 72 00. À partir de 15 ans.

HOTTELLO THEATRE - Novembre 2021

Nov 23

L'Enfant que j'ai connu, texte de Alice Zeniter (éditions de L'Arche), mise en scène de Julien Fisera.

Crédit photo : Simon Gosselin.

L'Enfant que j'ai connu, texte de ***Alice Zeniter*** (éditions de L'Arche), mise en scène de ***Julien Fisera.***

L'enfant que j'ai connu est une commande passée par le metteur en scène Julien Fisera de la compagnie Espace commun à l'autrice Alice Zeniter, pièce sur l'engagement et la violence, la transmission parent-enfant, et l'incapacité de l'adulte à mettre en cohérence ses principes.

Soit le parcours et la renaissance d'une mère, Nathalie Couderc, dont Cédric, le fils de dix-neuf ans, décède lors d'une manifestation, à l'issue d'une altercation avec les forces de l'ordre. Le policier coupable bénéficie d'un non-lieu.

A la sortie du tribunal, la mère prend la parole mais n'appelle pas au calme, nommant et invectivant l'état insurrectionnel du pays, épousant la cause filiale qu'elle ne comprenait guère jusque-là, pensant que son fils, d'une occupation de zone à défendre (ZAD) à une autre, par exemple, ne suivait que le chemin de sa jeunesse, quête de l'idéal d'un monde forcément meilleur.

L'enfant que j'ai connu est un monologue brûlant sur l'état de la France aujourd'hui, en nos temps bousculés, porté par la comédienne Anne Rotger. La parole se déploie entre la confession, le cri de colère et l'adresse à un fils disparu. La situation offre à la mère l'occasion inopinée de sa propre prise de conscience, celle d'examiner le parcours militant de son fils et son cheminement à elle.

Julien Fisera note quelques figures actuelles d'inspiration pour le fils : Rémi Fraisse, assassiné au barrage de Sivens en 2014 ; Carlo Giuliani, tué par les policiers italiens lors des manifestations anti-G8 à Gênes en 2001 ; Clément Méric, assassiné par des jeunes d'extrême droite le 5 juin 2013 ; Antonin Bernanos, militant d'extrême gauche condamné à 3 ans de prison après l'incendie d'une voiture de police en 2016 au cours d'une manifestation anti- « *Loi Travail El Khomri* ».

Les exemples, hélas, ne manquent pas de ce qu'on appelle communément les bavures policières.

Médecin, Nathalie estimait qu'elle était déjà pleinement engagée dans les remous de la société, quand son fils lui reprochait de se départir assez vite de toute responsabilité civique et citoyenne :

« Moi, je pouvais... Je pouvais oublier les problèmes. Ou plutôt, quand je me représentais les problèmes, ils m'apparaissaient comme à la périphérie de ma vie. Toujours ceux des autres avant d'être les miens. Je pouvais décider de dévier du confort de ma vie pour m'occuper des problèmes. Pour m'occuper des autres. Je le faisais. Parfois. Ou je l'avais fait. Mais si je me tenais là, par exemple, dans le salon, sur le canapé – un canapé clairement plus joli que celui-là –, eh bien ma vie n'était pas pétrie de ces problèmes. ...Je ne sais pas si c'est clair. »

Pour Cédric, en échange, la liberté amputée, la violence et l'injustice étaient partout. Sa mère prend conscience que la raison et le bon jugement étaient finalement du côté du fils, elle qui croyait dans sa naïveté qu'en tant que blanc, blond et bourgeois et de vie relativement aisée et protégée, Cédric aurait dû échapper à toute crainte et à toute menace de dérive de violence. En d'autres termes, les autorités auraient jamais dû s'en prendre à lui – innocence bien-pensante.

Le texte d'Alice Zeniter fait écho à l'air du temps, complaisant avec les revendications obligées d'une jeunesse sincère et authentique qui se cherche et milite pour la justice et l'égalité, la liberté et la fraternité, des valeurs universelles qu'elle se doit de partager et de défendre sans hésitation.

Or, dans cette perspective du Bien d'un côté et du Mal de l'autre, des Jeunes d'un côté et des Dépositaires de l'autorité de l'autre, la maturité des adultes – certes trop indifférents ou inutilement affligés – est mise à mal, fautive, épinglée de fait par l'appartenance générationnelle.

Ce propos un peu binaire est transcendé sur la scène par la magnifique prestation d'Anne Rotger, investie par son rôle de mère qui cherche à comprendre l'inouï et l'insensé, à travers une sensibilité à fleur de peau, des mouvements et des déplacements sur la scène, allées et venues d'infortune et de perdition, issues d'un sentiment d'abandon et d'absurdité inadmissible. Cette geste faussement incontrôlée sur la scène est savamment chorégraphiée par Thierry Thieû Niang.

Dans le bel espace net de François Gauthier-Lafaye, sous les lumières de Jean-Gabriel Valot, la comédienne élève la voix, s'apaise, déplie arguments et commentaires, humble et modeste dans sa posture de quête, et dénonçant sa prétendue assurance passée au poste de pouvoir maternel.

Elle cumule et inventorie sur le plateau nu, photos, vêtements, objets et jouets qui jalonnaient la vie de son fils. Elle-même se vêt et se dévêt de tenues rangées dans des sacs de papier kraft ou de boutique de prêt-à-porter, épousant telle silhouette féminine juvénile ou telle autre, colorée et pétillante de vie et d'enthousiasme scintillant, comme si elle devenait une camarade de son fils ou son fils même – copine, amie ou amante. Les costumes seyants reviennent à Benjamin Moreau.

La mise en scène de Julien Fisera est un objet lumineux, en dépit des ombres évoquées sur le monde, à l'écoute d'une parole juvénile qu'on ne prend guère le temps d'honorer suffisamment.

Tact et pertinence d'un spectacle où brille l'actrice Anne Rotger à la belle insolence railleuse.

Véronique Hotte

Spectacle vu le 17 novembre et jusqu'au 21 novembre au ***Lavoir Moderne Parisien***, 35 rue Léon 75018 – Paris. Du 1er au 12 février 2022 au ***Théâtre Dunois***, 7 rue Louise Weiss 75013 – Paris.

FRANCE CULTURE - 6 février 2022

e droite à gauche : Anne Rotger, Rachid Santaki et ses deux élèves, stagiaires, de 3e • *Crédits : Corinne Amar - Radio France*

Pour en savoir plus sur notre invitée

Dans l'émission, **Anne Rotger** lit un court extrait de sa pièce, ***L'enfant que j'ai connu,*** mise en scène par Julien Fišera. A voir, au Théâtre Dunois, à Paris, jusqu'au 12 février 2022. Son metteur en scène dit d'elle qu'elle est géniale, et il a bien raison ! Une prodigieuse interprétation (épure du mouvement et du décor, intensité happante du propos, lumière intérieure, et ce je-ne- sais-quoi d'une grâce...) qu'elle doit - dit-elle - à une équipe.

"Une femme entre, prend la parole, se présente. Elle s'appelle Nathalie Couderc. Elle revient sur ce qui lui est arrivé récemment et qui l'a poussée à se réfugier dans un appartement de location à trente mètres de chez elle. Cédric, son fils âgé de dix-neuf ans, a trouvé la mort au cours d'une manifestation, à l'issue d'une altercation avec les forces de l'ordre. Le policier en question écope d'un non-lieu ce qui incite Nathalie Couderc à s'exprimer devant nous et à mettre des mots sur son parcours, et sur l'état insurrectionnel du pays." (Présentation)

Anne Rotger sera aussi sur scène en juin prochain - dans le rôle de la reine et autres rôles - pour jouer à nouveau, *Ça ira (1) fin de Louis*. En 2022, le **festival d'Anjou** accueillera le spectacle événement du metteur en scène, Joël Pommerat, *Ça ira (1) fin de Louis*, pour quatre dates au Grand Théâtre d'Angers qui concluront sa tournée mondiale.

https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/lenfant-que-jai-connu/

Blog culture du SNES-FSU - 6 février 2022

Blog culture du SNES-FSU

« L'enfant que j'ai connu »

L'enfant dérobé à la vie

6 février 2022

Nathalie Couderc est une femme en émoi. Son fils a été tué par balle lors d'une manifestation. Serait-ce une défense disproportionnée contre des jets de cocktails Molotov d'un policier aux abois? Faire usage d'une arme à feu lors d'une manif est assez rare mais on se souvient de ces images de décembre 2018 montrant un motard de la police sortir son arme face à des Gilets Jaunes... Disons que cette « bavure » représente toutes les violences policières. Celle-ci s'autorisant abusivement du concept de Max Weber si bien et si mal connu du « monopole de la violence légitime » d'État (qui n'est pas une justification de la violence contre le peuple mais un constat sociologique). Le procès a débouché sur un non-lieu. Dans le tourment de ce déni de justice, la mère fait une déclaration très maladroite sur les marches du tribunal : « Je ne savais pas qu'en France on pouvait tuer des enfants blancs.» *Quoi ? Comment ? La police pourrait tuer des enfants noirs mais des blancs, c'est scandaleux ?* C'est l'embrasement, l'émeute dans tout le pays. Et ça se comprend ! La mère accusée de racisme, menacée, doit quitter son appartement du centre de Lyon. Le spectacle commence sur sa panique devant la nécessité d'un appel au calme. Besoin de s'expliquer aussi : elle voulait simplement dénoncer le fait que tout jeune, pas seulement à la peau colorée, peut être injustement tué par la répression policière.

Pourquoi avoir voulu greffer sur le drame de la perte injustifiable d'un enfant par une mère cette bévue langagière ou ce racisme involontaire qui peut exister aussi dans la bourgeoisie de gauche bien-pensante (la mère est médecin et ancienne étudiante gauchiste) ? Était-ce bien utile pour parler de la violence physique de la police et de celle *symbolique* de l'institution judicaire ? La pièce croise ces thèmes qui mériteraient un traitement à part.

Perdre subitement son fils de 19 ans du fait d'une violence d'État est déjà une douleur immense. Douleur qui n'a pas de nom dans la langue pour désigner, symétriquement à la notion d'orphelin, des parents dont l'enfant est mort. Forger un néologisme à base de latin ? « Je suis une mère *puermortem* » pourrait par exemple dire la mère de *L'enfant que j'ai connu*. Le sujet central de la pièce est bien celui du deuil et de la tentative d'une mère de conserver son enfant par-delà la mort, de lui faire un *tombeau* au sens poétique du terme. C'est tout le sens et la beauté de la pièce d'Alice Zeniter mise en scène par Julien Fisera. Cette femme si proche d'un fils dont elle dit qu'il était le double de l'homme qu'elle aimait (son père) veut à tout prix rester dans le lien, dans une mémoire vive de son fils. La mise en plateau très inventive de Nicolas Barry, Thierry Thieû Niang et Jean-Gabriel Valot consiste en une trentaine de sacs en papier beige ou blanc répartis de manière précise et par anticipation sur la scène. La comédienne Anne Rotger, au corps à la fois mûr et adolescent, se meut dans cet espace balisé, tantôt comme un automate du fait de sa folle douleur, circulant rapidement entre les sacs, tantôt comme une abeille qui va de sac en sac en y puisant les ressources du tombeau de Cédric qu'elle confectionne sous nos yeux à même le sol.

Au-delà de la dénonciation éthique de l'abus politique de la violence, thème d'une tragédie possible façon *Antigone*, ce qu'il faut retenir de *L'enfant que j'ai connu* est bien la réflexion sur un travail de deuil qui ne joue pas sur le dépassement impossible de la disparition mais renoue avec la commémoration, assume de vivre avec le souvenir entretenu du défunt, un être connu et aimé à jamais.

Tombeau consolateur ou réparateur ? La réparation par la justice trop asservie au politique n'a pas eu lieu – son *non-lieu* est son aveu. Réparons la maladresse de Nathalie Couderc en proposant une épitaphe pour la tombe de Cédric : « En France la police peut tuer impunément des jeunes révoltés contre les injustices. » Quant à la consolation, elle doit nous restaurer dans notre personne, nous rendre l'entièreté de notre être brisé, déchiré, amputé par la perte d'autrui. Le plateau de théâtre transformé en tombeau fictif est cette consolation pour Nathalie Couderc car c'est en partageant sa douleur avec nous qu'elle peut en guérir. Inversons les effets cathartiques et assumons de nous servir du théâtre pour mieux vivre les scènes de la vie réelle.

Jean-Pierre Haddad

https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/lenfant-que-jai-connu/

Contacts

Administration / Production
Liana Déchel
01 39 76 88 65 / liana.dechel@compagnieespacecommun.com

Production / Coordination
Carla Philippe
01 39 76 88 65 / carla.philippe@compagnieespacecommun.com

Diffusion
Drôles de Dames (Noëlle Barthélémy Geranton)
01 53 61 16 76 / noelle@dddames.eu

Direction artistique
Julien Fišera
julienfisera@hotmail.com

www.compagnieespacecommun.com
Facebook : espace.communcie
Twitter : @espacecommun
Instagram : compagnieespacecommun

Photos du spectacle © Simon Gosselin